

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Choses du Chili

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 25, p. 112-114

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Choses du Chili

Les lecteurs des « Echos » se souviendront-ils encore des « quelques mots sur le Chili » où j'entreprenais, il y a quelques années, de leur donner une idée de la situation, de l'histoire, de l'état social de ce beau pays ? L'oubli ne serait que trop explicable. Cependant, j'espère qu'ils trouveront encore quelque intérêt à lire ces lignes où un missionnaire a consigné à leur intention des souvenirs de ses propres campagnes apostoliques, des récits de ses confrères, et d'autres détails utiles à qui désirerait s'informer plus complètement.

Je disais donc dans l'article mentionné que, par suite de l'éloignement du Chili et surtout de la résistance inattendue et désespérée opposée à l'emprise des « conquistadors » par les Indiens Araucans, la colonie espagnole n'avait eu, pendant de longues années, qu'une existence assez précaire, que ses premiers établissements étaient de vrais camps retranchés, que l'état de guerre était presque continu, ce qui avait empêché pendant longtemps les soldats espagnols d'y amener leurs familles ou d'en fonder dans des conditions légitimes. Par exemple, en arrivant à Santiago, Pedro de Valdivia, leur chef, avait conclu avec le cacique Michimalongo, maître de la région, un traité dont l'une des clauses obligeait l'Indien à livrer aux envahisseurs cinq cents femmes destinées au travail des mines et à l'extraction de l'or. Ces malheureuses ne tardèrent pas à devenir les mères de toute une génération de métis, qui, en se multipliant, formèrent la classe inférieure de la population chilienne, la plus nombreuse aussi et sur laquelle reposent encore les travaux les plus pesants, « les œuvres serviles ». En y ajoutant l'apport d'un certain nombre d'indiens pur sang qui acceptaient ou devaient subir le joug espagnol, et des prisonniers de guerre qu'on réduisait souvent en esclavage, malgré les défenses réitérées du roi d'Espagne, il résulte que, sur une population sensiblement égale à celle de la Suisse, de deux à trois millions des habitants auraient du sang indien dans les veines, en plus ou moins forte proportion, un demi-

million seraient de race espagnole non mêlée, et le reste se composerait d'éléments étrangers amenés par l'afflux de l'émigration.

J'ai dit « classe inférieure » car, en l'absence presque complète d'une classe moyenne, il s'était établi, comme en Europe lors des invasions barbares, une séparation profonde entre les conquérants ou leurs descendants, appelés « cavaleros » comme les « équites » romains, et le « roto », le pauvre, l'« humble » au sens latin du mot. La religion, la législation, la marche des idées sociales tendent à diminuer cette distance et à rendre de moins en moins misérable la condition de ces prolétaires. C'est à eux aussi que, par vocation et par effet des circonstances, nous avons plus ordinairement affaire.

Ce qui nous frappe le plus dans notre contact avec ces pauvres gens, c'est leur incroyable ignorance religieuse. Non pas qu'ils soient dépourvus de sentiment religieux ni d'intelligence. Mais il y a la difficulté de leur faire fréquenter les écoles malgré les louables et persévérants efforts du gouvernement dans ce sens ; il y a que, dans ces écoles, l'instruction religieuse quelquefois complètement négligée, est au moins donnée d'une manière très incomplète. Il y a encore qu'il a manqué quelque chose à la formation initiale de ce peuple : le catéchuménat. Il y avait dans la mentalité des conquérants espagnols quelque chose de l'absolu et simpliste « crois ou meurs » des Maures. Tout ce qu'ils atteignaient devait être catholique et sujet du roi d'Espagne. Une instruction sommaire et une adhésion plus ou moins sincère leur suffisaient. Quant à la vie chrétienne elle-même, ils eussent été mal venus de se montrer très exigeants, avec les exemples qu'ils donnaient ! De là que l'adaptation à un vrai catholicisme est encore à faire pour la grande majorité des indigènes de l'Amérique du Sud, adaptation difficile pour tous en général et pour ceux du Chili en particulier.

L'Indien tend toujours à prendre le dessus et l'Indien est très superstitieux. C'est pourquoi, j'ai cru utile d'exposer d'abord les idées et pratiques religieuses des Araucans avant celles du peuple qui les a remplacés, mais non

encore supprimés, puisqu'il en reste une centaine de mille dans le Sud du Chili.

A vrai dire, cette exposition n'est pas facile. Comme leur religion n'a pas d'interprète spécial et officiel, chaque Indien a ses idées propres en matière religieuse, et il est rare d'en rencontrer deux qui soient d'accord en tous points. D'après la plupart des auteurs qui ont étudié cette race si intéressante, les Araucans n'auraient pas de Dieu une idée bien définie ; ils n'adorent aucune espèce de divinité, ni même les corps célestes comme ceux du Pérou et du Mexique. Ils ne se fabriquent donc pas d'idoles et — détail original — le danger d'idolâtrie commença pour eux avec l'initiation aux cérémonies catholiques qui offraient des images de saints à leur admiration. Ils n'ont ni sacerdoce, ni temples, ni cérémonies religieuses fixes. Ils croient en un esprit qui préside aux phénomènes naturels plus imposants, comme le tonnerre ; de là qu'ils l'appellent « Pillan », le « Tonitruant ». Par contre, ils croient très vivement à un esprit mauvais : « Alhoué », dont ils doivent continuellement craindre et écarter la sinistre influence. Cet esprit ennemi peut s'incarner, par exemple, dans un certain oiseau noir dont le cri a l'apparence d'un rire moqueur et a pour effet d'attrister l'Indien, de le décourager dans ses entreprises ; de lui faire rebrousser chemin s'il est en voyage. L'unique rite que pratiquent les Araucans et qui ressemble à un culte a lieu à l'occasion de leurs conseils nationaux ou autres grandes assemblées.

Alors, ils tuent un animal, en répandant le sang comme en libation ; le cœur, traversé par une branche de camelier — leur arbre sacré, — est porté en procession avec accompagnement de danses et d'invocations répétées en chœur. La chair est mangée et, après la fête, les os sont soigneusement ramassés et jetés dans une rivière voisine, parce qu'on tiendrait pour une profanation qu'ils fussent la proie des chiens.

Comme ces Indiens croient, en outre, à d'autres catégories d'esprits ou de génies qui président aux différents lieux, ils font un trou dans une pierre et y déposent quelques aliments à leur intention.

(A suivre)

*Un ancien élève de l'Abbaye,
Missionnaire au Chili.*